

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [90] (2002)
Heft: 1464

Buchbesprechung

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

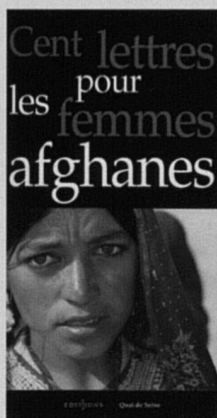
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Venez choisir vos lectures de l'été:
romans agréables ou témoignages poignants.

L'Inédite vous attend!



Cent lettres pour les femmes afghanes

Quai de Seine, 2002 / 278 pages / Fr. 32.60

Certes, le règne des Talibans et le cortège d'horreurs qu'ils ont semées apparaît aboli, mais qu'en est-il du sort réel des femmes de l'Afghanistan?

Il est plus que jamais important de rester solidaire et attentif, et de manifester notre empathie face à nos consoeurs de là-bas. Ces cent lettres, magnifiquement écrites, d'une diversité étonnante, nous replongent

dans l'actualité, nous aident à ne pas oublier.

Cent cris d'amitié, de respect, cent cloches d'alarme, cent témoignages appelant sans relâche à lutter contre l'injustice.

Merci à tous ceux et toutes celles qui ont pris leur plume pour clamer la vérité, envers et contre tout. Et nous?

Annette Zimmermann



**Dorine Bourneton
La couleur préférée de ma mère**
Avec la collaboration de Claude Mendibil

Laffont, 2002 / 194 pages / Fr. 36.90

Dorine est jeune, belle, souriante, féminine. Elle est pilote d'avion. Elle est paraplégique.

Piloter a toujours été son rêve. C'était aussi celui de son père, ambulancier, qui en avait fait son hobby et avait initié sa fille. Quand, à l'âge de 16 ans, elle reste paralysée suite à la chute du petit Piper dans lequel elle avait pris place le temps

d'une sortie d'Aéro-club, elle n'a pas idée de renoncer. Au contraire, voler lui est hautement thérapeutique: c'est la liberté, l'aventure, c'est oublier son handicap, être utile et gagner sa vie peut-être.

Car il n'est pas nécessaire d'être valide pour conduire une voiture ni pour piloter un avion. Des installations existent pour la conduite manuelle et quantité de pilotes de par le monde sont paraplégiques. En Amérique, il existe une école de pilotage pour handicapés (Dorine y a fait un stage) et l'on peut devenir pilote professionnel. En France, en revanche, la Direction générale de l'aviation civile n'accepte toujours pas les pilotes non valides en tant que professionnels. C'est tout le combat de Dorine. Si elle accepte de ne pas piloter un avion de ligne avec passagers, elle dit à juste titre qu'on a besoin de pilotes pour beaucoup d'autres tâches: surveiller les forêts, les autoroutes, les côtes, piloter les Canadair, transporter des marchandises, être pilote instructeur, etc. Elle et ses camarades veulent que l'on considère en priorité leurs capacités et non leur handicap.

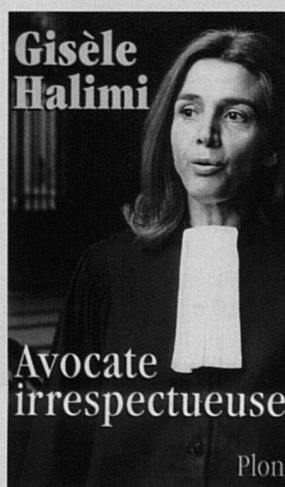
Si un jour cela se réalise, ce sera peut-être grâce à Dorine. Elle est déjà présidente de la commission des pilotes handicapés de l'Aéro-club de France. Elle multiplie les démarches auprès des instances aéronautiques et les ministères. Son livre l'a beaucoup médiatisée et son combat s'inscrit dans toute une mouvance de la reconnaissance des droits des personnes handicapées.

Adrienne Szokoloczy-Grobet



15 rue St-Joseph
1227 Carouge Genève
Tél 022 343 22 33
Fax 022 301 41 13
e-mail: inedit@genevalink.ch

lundi 14h00-18h30
mardi-vendredi 9h00-12h00
et 14h00-18h30
samedi 10h00-17h00



**Gisèle Halimi
Avocate irrespectueuse**

Plon, 2001 / 272 pages / Fr. 36.70

«La justice et moi. Une intimité, en soi, étrange. J'interrogeais la justice, seule à seule. Elle me répondait. J'interrogeais à nouveau (...) Explications d'un vieux couple, où se revit le pire comme le meilleur.»

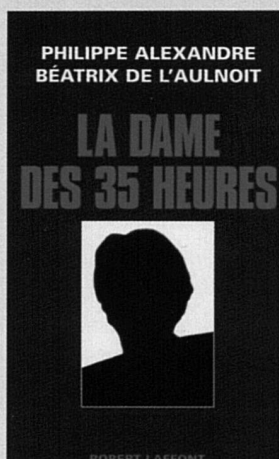
On est loin de l'enseignement reçu en faculté, selon lequel la loi est égale pour tous, les juges sont impartiaux, l'accusé doit être tenu à distance et les idéologies, bannies du prétoire. Au respect absolu des

institutions, Gisèle Halimi préfère la robe d'avocate irrespectueuse qui lui permettra, au nom de la loi, de contester la loi: «Pour rompre l'engrenage des rapports de force, faire respecter en chacun sa parcelle de dignité humaine, expliquer qu'un état psychologique extrême peut détruire un honnête homme et construire un criminel.»

C'est avec cette vision que Gisèle Halimi nous entraîne, dans un nouveau livre passionnant, sur les traces de sa vie d'avocate: du légionnaire qui a volé 3 kilos de patates au soldat jugé pour désertion parce qu'il assistait à la naissance de son fils plutôt que de regagner à temps sa caserne. De la guerre d'Algérie au procès de la torture, qui vaudra à Gisèle Halimi de frôler la mort (d'autres confrères, plus malchanceux, ont été assassinés). Du procès d'une femme qui a avorté - qui se transformera en combat pour le droit à l'avortement - à la défense de coopérants ayant participé à un complot politique au Congo, où il faudra lutter autant contre l'idéologie butée des accusés que contre la volonté de l'Etat de faire un exemple.

Gisèle Halimi évoque son métier, ses convictions, ses blessures, sa féminité. Au portrait d'une «superwoman» se superpose alors l'image d'une femme proche, celle qui ne voulait «ni renoncer aux câlins du soir, aux histoires lues, aux guili-guili, aux galipettes auxquelles mes fils et moi nous nous livrions, ni étudier à moitié les dossiers du lendemain».

Marie Houriet



Philippe Alexandre,
Béatrix de l'Aulnoit
La dame des 35 heures

Laffont, 2002 / 195 pages / Fr. 34.-

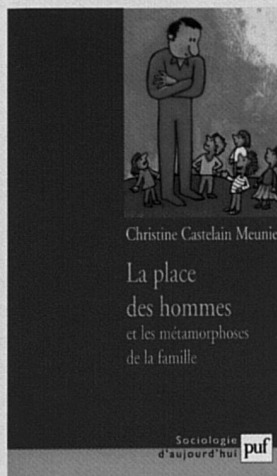
On connaissait déjà Philippe Alexandre pour son anti-socialisme primaire et son inféodation aux dictats idéologistes du quotidien qui l'emploi, mais il bat aujourd'hui, avec ce livre, tous les records de la trivialité et des coups bas. On se demande, à chaque ligne, ce que la journaliste américaine Beatrix de l'Aulnoit est venue faire en cette galère? Sa contribution est mal définie et le ton reste uniment celui du

pamphlétaire trop connu qui vise à la virulence d'un Voltaire, mais finesse et talent en moins, hélas! On jurerait, à lire cette véritable mise au pilori de Martine Aubry, que son auteur est un frustré de la politique qui n'a pu réaliser ses propres ambitions et panse ses plaies en ridiculisant celle qu'il nomme hargneusement «La Madone des Sondages». Car c'est là, visiblement, que le bât blesse: en dépit de ses lois imposées avec autorité, des innombrables problèmes de l'emploi qui restent posés, de la méfiance ambiante au sujet des femmes de pouvoir, Martine reste populaire. Elle incarne, aux yeux des Français, la seule femme susceptible, dans l'avenir, de se tailler une place de choix dans les sphères gouvernementales, voire même d'accéder à la magistrature suprême. L'auteur ne manque pas l'occasion de descendre en flammes, à ce propos, toutes les femmes qui ont osé briguer ou occuper des postes de commande dans les rouages de l'Etat. Il est évident que M. Alexandre ne supporte pas l'inconcevable intrusion du sexe faible dans le sacro-saint cénacle des décideurs. Le traiter de misogynne semble vraiment trop édulcoré, il faudrait forger pour ce polémiste fielleux un néologisme mieux adapté: misophobe ? gynécide ? Prétendant se livrer à une analyse scientifique des lois Aubry, dans une avalanche de chiffres contradictoires et invérifiables, l'auteur se place obstinément du côté de l'économie capitaliste, sans se préoccuper un instant des réactions humaines de celles et de ceux qui travaillent. Chacun sait que la mise en place d'une semaine écourtée pose certains problèmes, mais il ressort de maints sondages que les femmes, les mères de famille mais aussi les jeunes pères sont enchantés de pouvoir se consacrer davantage à leur vie familiale.

Quant aux arguments éruptés par le pourfendeur du temps libre et l'adversaire des ministres en jupon, ils volent si bas que l'on hésite à les relever: Martine Aubry se voit définie comme «une héroïne des Liaisons Dangereuses», une «Thatcher de poche», une «vache sacrée», un «mélange de sœur Emmanuelle et de mère Térésa». Elle devient «Calamity Martine», puis la «Ministre du chômage», avançant «comme une division de panzers», après avoir «fait de la mairie de Lille un Kremlin». Insulte suprême en forme de naïf boomerang: «Elle ose traiter ses subalternes comme les hommes traitent les femmes». Ciel, où va-t-on ? C'est le monde à l'envers...

Les vertus même de la fille Delors, comme celles de son père, sont tournées en dérision: foin de leur intelligence hors de pair, leur immense capacité de travail, leur loyauté familiale, leur passion pour les affaires de la Nation. Leur intégrité morale devient elle-même suspecte: «pour eux l'argent sent le souffre» puisqu'ils osent refuser tout tripatouillage des fonds publics. Comme on voudrait que ce défaut-là soit plus répandu dans l'univers politique!

Monique Ferrero



Christine Castelain Meunier
**La place des hommes
et les métamorphoses
de la famille**

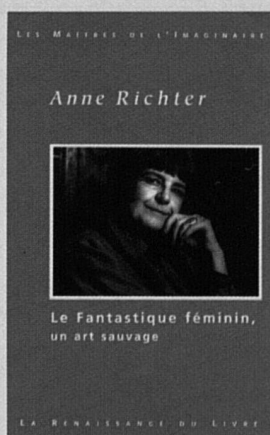
PUF, 2002 / 170 pages / Fr. 37.80

Aujourd'hui, on vit une redéfinition de la famille, nul ne le conteste. Mais qu'en est-il des modèles anciens, transmis depuis si longtemps? Comment s'intègrent-ils (s'ils le font) aux nouvelles données des jeunes couples qui enfantent? Quelle est surtout la place du père devant les changements évidents, comme l'insertion professionnelle des

femmes?

L'analyse pertinente de la sociologue Christine Castelain Meunier, ponctuée par des récits personnalisés, nous offre une contribution fort intéressante et actualisée.

Annette Zimmermann



Anne Richter
**Le fantastique féminin,
un art sauvage**

Renaissance du Livre, 2002 / 205 pages /
Fr. 36.50

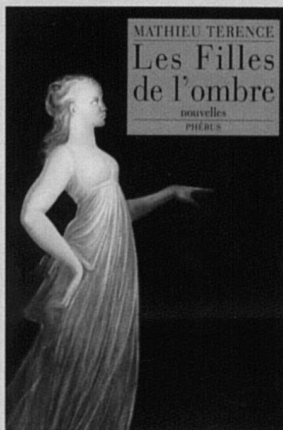
Une nouvelle fois, Anne Richter nous éblouit par sa culture et son empathique sensibilité dans cette étude panoramique. Comme elle les comprend et les aime, ces écrivaines d'hier et d'aujourd'hui qui ont laissé vagabonder leur imaginaire dans les arcanes de mondes terrifiants, peuplés de spectres et soumis aux maléfices!

La palette de ces narratrices de l'indicible est infinie, allant du conte gothique aux féeries romanesques, de l'introspection psychanalytique à la barbarie exutoire puis à l'absurde qui désarme et désorientante toute conscience cartésienne.

Avec une parfaite maîtrise de son sujet, l'auteure nous fait partager les univers oniriques des femmes les plus diverses, de George Sand à Virginia Woolf, de Karen Blixen à Marguerite Yourcenar, de Monique Watteau à Patricia Highsmith. Une constante, à travers ces récits aux mille nuances: la saisie intuitive de la femme face à la vie, sa préhension charnelle et émotive du monde invisible, son imagination débridée qui ose refuser l'emprisonnement du matérialisme.

Une étude à lire et à relire, une source d'éclairage inédite sur des œuvres connues, certes, mais que l'on aspire désormais à redécouvrir sous un angle insolite. Merci, Anne Richter, pour ce Sésame ouvrant sur l'infiniment flou, le baroque, l'immatériel et de délicieux frissons.

Monique Ferrero



Mathieu Terence
Les filles de l'ombre

Phébus, 2002 / 150 pages / Fr. 27.-

Les amateurs de frissons et de fantasmes macabres sont ici conviés à un vrai festival d'humour noir et grinçant. Chacun de ces dix récits fait surgir du néant une femme improbable, qu'il place dans les situations les plus baroques, brochant d'un trait maniaque des décors de fantaisie où l'exotisme alterne avec le sordide ou avec la banalité quotidienne la plus

déprimante. Le narrateur mène ses personnages à l'abîme sans se départir une seule seconde de son flegme. Son regard se veut objectif, extérieur, il reste imperturbablement dans les coulisses de l'action, se livrant occasionnellement à une introspection teintée d'ironie. Le lecteur, la lectrice voyage à travers des univers inquiétants, dans un climat onirique où masochisme et provocation trouvent leur contrepoint dans une fluidité de chimère ouverte à toutes les extravagances fantomatiques.

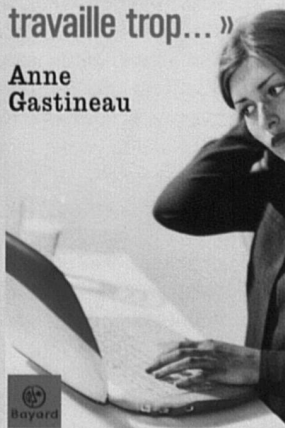
Mathieu Terence use d'une grande sobriété du style avec ça et là quelques mots rares, bijoux précieusement sertis dans un contexte retenu et froid. Deus ex machina, il ne compatit jamais aux drames vécus par ses personnages, il se cantonne à son poste de voyeur, épiant l'instant où ses victimes basculeront vers leur perte. Il constate leur martyre et tranche le fil de leur destinée avec la glaciale sérénité d'une Parque.

Du sang, des sévices, une sexualité brutale, une cruauté raffinée épicent ces pages qui voudraient se souvenir d'Edgar Poe mais ne nous en offrent qu'un prosaïque reflet. Le livre refermé, on reste sur sa faim, faute peut-être d'un vrai souffle lyrique capable de sublimer l'horreur, de nous obliger à franchir nos propres limites, de transmuter la palette de l'effroi du noir grisâtre au pourpre incandescent.

France Bernard

« Ma femme travaille trop... »

Anne Gastineau



Anne Gastineau
Ma femme travaille trop

Bayard, 2002 / 203 pages / Fr. 30.30

« Les femmes ont toujours travaillé. A la maison, aux champs, à l'usine, chez les autres. Mais depuis qu'elles ont accès à des métiers plus « nobles » et qu'elles aiment leur boulot, les hommes, leurs compagnons, trouvent qu'elles travaillent « trop ». C'est qu'ils n'en font pas assez à la maison ! répondent les femmes. Mais eux, que pensent-ils vraiment ? »

L'auteure, ayant pris son mari au pied de la lettre, s'est mise en année sabbatique. Elle décide alors de confronter sa

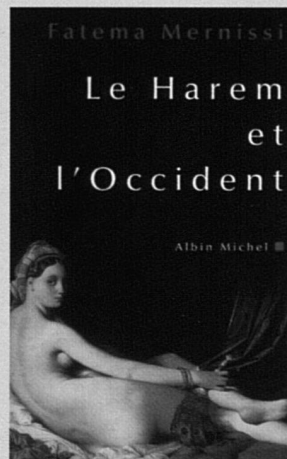
situation à d'autres, et part enquêter auprès de quelques hommes pour voir comment ils vivent cette situation.

Comme elle, ces femmes qui travaillent « trop » délèguent à leurs maris une bonne part de ce qu'il y a à faire au foyer. Et, le croiriez-vous, ils s'en plaignent. L'auteure se rend compte que comprendre son homme est important pour un harmonieux partage.

Par facile d'assumer ambition professionnelle, vie familiale et de couple sans culpabiliser pour ce qui ne se fait pas à la maison. Anne Gastineau a essayé de faire partager son sentiment de culpabilité à son mari, sans succès. « A croire que les hommes sont imperméables à ce sentiment si fort chez les femmes. »

Mi-étude sociologique, mi-réflexion basée au départ sur sa propre expérience, Anne Gastineau, journaliste et mère de quatre enfants, a écrit là un livre bien documenté et intéressant. Emaillé de citations d'auteurs assorties de références bibliographiques, cet ouvrage nous invite à aller plus loin dans cette étude.

Eliette Fustier



Fatema Mernissi
Le Harem et l'Occident

Albin Michel, 2001 / 231 pages / Fr. 37.30

Au commencement de cet essai, il y a le sourire qui se dessine sur les lèvres des journalistes (mâles) occidentaux chaque fois le mot « harem » est prononcé lors de la campagne de promotion de son livre précédent *Rêves de femmes : une enfance au harem* (1996). Fatema Mernissi ne le comprend pas, elle en est même choquée : le harem serait-il quelque chose d'amusant ?

Pour elle, il signifie avant tout prison. Elle y est née et s'y est nourrie des contes de sa grand-mère Yasmina, une femme enfermée contre son gré, qui rêvait de visiter la planète ; à sa petite-fille, elle a donné le goût des voyages et elle a fait naître son intérêt pour comprendre l'étranger et investiguer la différence.

En cherchant, Fatema découvre le contenu du fantasme, qui trotte dans la tête des hommes en Occident : un lieu orgiaque où les hommes jouissent sans entrave d'une multitude de femmes qu'ils ont réduites en esclavage, elles-mêmes n'essayant pas de se rebeller ni même de se venger. Mais d'où a bien pu leur venir semblable construction mentale, se demande-t-elle ? Cela ne peut être de leur expérience, puisque peu d'Occidentaux ont eu le privilège de franchir les portes d'un harem oriental...

Guidée par deux amis, l'un Allemand, l'autre Français, elle se rend compte de la quantité d'images évoquant cet endroit particulier, des toiles de peintres (Ingres, Matisse, Picasso), des ballets (Schéhérazade), des opéras (Aïda), des films hollywoodiens (Les Mille et Une Nuits) ou français (Angélique et le sultan) : toutes ces créations culturelles évoquent un paradis sexuel peuplé de créatures nues ou à peine voilées, vulnérables et parfaitement heureuses dans leur captivité. Prenons par exemple La Grande Odalisque de Ingres, une oeuvre peinte en 1814, où l'on voit une femme splendide, esclave, nonchalamment étendue dénudée sur un lit entr'ouvert, croisant son regard avec celui (plus rarement celle) qui l'observe.

Ce fantasme de harem aurait-il aussi quelque chose à voir avec la philosophie kantienne, plus précisément avec les Observations sur le sentiment du beau et de sublime dans lequel Kant demande aux femmes d'être belles, mais non instruites, et aux hommes d'être sublimes grâce à leur intelligence ? En serions-nous toujours au « Sois belle et tais-toi » ?

Le harem réel et historique est loin de correspondre au harem figuré des Occidentaux. Vous le découvrirez par le biais des recherches de la Marocaine dont le livre fourmille de questions et de remarques vives et enjouées sur ce sujet et sur bien d'autres encore. En voici une en prime : la taille 38 serait-il le harem de la femme occidentale et un carcan aussi répressif que le plus épais des voiles ?

Evelyne Merlach



Liliane Roskopf
Une histoire de famille

Metropolis, 2002 / 314 pages / Fr. 32.-

« Cette ville, dans sa simplicité, sa robustesse et son absence de fioriture, était tout à fait à l'image de la petite montre qu'elle a rejetée comme une bâtarde et qui était civique et résistante comme elle, qui était bien sa fille en somme. Il est étrange aussi que cette ville socialiste avant les autres ait refusé la paternité de la montre du pauvre. »

1835

Cette ville de Suisse ro-mande, c'est La Chaux-de-Fonds, patrie des horlogers, fière de sa réputation, qui exporte de magnifiques montres en or dans le monde entier, et tient à son mode de faire artisanal. Il n'y a pas encore de fabriques, mais beaucoup de petits ateliers familiaux.

Or, un jeune ouvrier, venu d'Allemagne, bouleverse les concepts de sa ville adoptive. Il crée une montre pratique, robuste, destinée aux gens peu fortunés (il la nomme « la Prolétaire »), donc bon marché. Et elle marche! Mais Georges-Frédéric Roskopf ne fera pas fortune avec sa montre, au contraire, il sera mis à l'écart, et c'est bien plus tard que « la Roskopf » deviendra célèbre.

2000

Liliane Roskopf, l'arrière-arrière-petite-fille de Georges-Frédéric, retrouve d'anciens papiers de famille, et part à la recherche de "la « Roskopf » au Musée de l'Horlogerie. Elle met sa plume talentueuse et son imagination de romancière fine et délicate au service de sa famille pour écrire cet excellent ouvrage. Chronique de famille aux nombreux rebondissements inattendus, hommage aux ouvriers tenaces et discrets du Jura, ce roman fort bien orchestré laisse la lectrice, le lecteur nostalgique...

Annette Zimmermann

RESPONSABLES DE RÉDACTION

ANNE-CHRISTINE KASSER-SAUVIN
ET ANNETTE ZIMMERMANN



Raymonda Hawa-Tawil
Palestine mon histoire

Seuil, 2001 / 241 pages / Fr. 36.70

Au moment où chaque jour, en ouvrant un journal ou en allumant la télévision, nous sommes confronté-e-s aux atroces images et aux récits horribles venant du Proche-Orient, il semble important de lire un ouvrage qui relate, avec un peu de recul, l'histoire de cette partie du monde déchirée par de si nombreuses guerres. Bien sûr, l'auteure n'est pas objective puisqu'elle est Palestinienne issue d'une

famille chrétienne et, de plus, impliquée par son engagement dans ce conflit sans fin. Mais cette lecture permet de mieux comprendre, grâce à son contexte plus large que celui des récits quotidiens des médias, le pourquoi de cet ingérable engrenage de la violence.

Directrice du Palestinian Press Service, Raymonda Hawa-Tawil a connu l'incarcération dans une prison israélienne, l'exil et le retour. C'est une intellectuelle combattante, mais qui refuse la haine entre les peuples et montre combien de fois des personnalités des différentes confessions ont su se rencontrer, s'apprécier. Elle plaide pour une cohabitation pacifique des peuples issus de cette région et dénonce la politique agressive des dirigeants israéliens. En tant que femme elle sait aussi être critique face à son propre peuple qui continue de considérer la femme comme un être subalterne et perpétue la tradition du port du voile. Très connue à l'étranger, cette militante de la première heure, mère de la femme d'Arafat, a reçu en 1986 le prix de la Paix. Elle termine son livre sur ces paroles de réconciliation: « Aujourd'hui, plus que jamais, je tends la main à mes frères et sœurs d'Israël. Que ce livre nous permette de faire un grand pas, ensemble, sur la route de la paix que nous attendons tous, depuis tant d'années. »

Françoise Summermatter Wunn

abonnement

abonnement aux cinq numéros de l'émilie incluant les pages-livres de l'Inédite

Suisse 35.- étranger 45.- soutien 55.-

je m'abonne j'offre un abonnement à:

bon de commande

qté	auteur-e	titre	édition

à envoyer par la poste je passerai le(s) chercher

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

NAP _____

Localité _____

Tél _____

Date _____

Signature _____

A retourner à: L'Inédite, 15 rue St-Joseph, 1227 Carouge